

## « Le cadeau divin » - « L'objet papier ».

### L'imprimeur haut-rhénan Kilian Fischer en difficulté professionnelle.

**Jacques Wimpfeling**, *Epitoma Germanorum*, Strasbourg : en 1505, J. Prüss compte l'imprimerie au nombre des plus remarquables prouesses allemandes et lui consacre un chapitre entier : « De la fameuse invention de l'imprimerie. » Il clôt son éloge en ces termes : « La postérité doit savoir à qui revient le mérite de ce cadeau divin et éternel. »

**Johannes Trithemius** fait copier, en 1492, son texte « *De laude scriptorum* » dans son monastère de Sponheim et l'envoie à ses frères de l'abbaye de Deutz, non loin de Cologne. Deux ans plus tard, soucieux d'élargir le cercle de ses lecteurs, il le donne à l'atelier de Peter von Friedberg. Il intitule le chapitre 7 : « Puisse l'imprimerie ne pas détourner de l'écriture. » Il y invite ses frères à réfléchir : « L'écriture, lorsqu'elle a pour support un parchemin, peut survivre mille ans ; mais combien de temps l'impression, puisqu'elle est un objet en papier, perdurera-t-elle ? »

Wimpfeling (1450 — 1528) et Trithemius (1462 — 1516) étaient amis depuis les années 1490, partageant le même éminent amour des livres. La sauvegarde et la transmission d'un texte aux lecteurs leur tenaient à cœur, à l'un comme à l'autre. De leur vivant cependant, les calames et plumes n'étaient plus les seuls objets utilisés pour ce faire, on se servait déjà de caractères mobiles à base de minéral.

Leur contemporain **Kilian Fischer** de la petite ville d'Ingelfingen, située dans le comté de Hohenlohe, avait opté pour ces derniers. Nous ne connaissons que peu de dates de sa vie, la plupart étant des notes d'impression. Elles mentionnent les villes de Bâle, Fribourg, Offenbourg et Strasbourg.

On discerna dans la *multiplicatio, la reproduction*, la nouveauté, pour l'époque, de cette technique qui permettait d'obtenir un texte identique, à l'inverse des caractères individuels tracés à la main. Jusqu'ici se dissimulaient derrière chaque livre l'effort et la personnalité du copiste, aussi fallut-il d'abord s'habituer à cette idée. Une nouvelle génération de libraires (*novorum librariorum genus*) maîtrisait désormais la fabrication des livres. D'un seul coup, un texte n'était plus une pièce unique, mais 100 à 400 exemplaires étaient disponibles. C'est dans cet ordre de grandeur que l'on estime le tirage d'un incunable. Dans la note finale des ouvrages imprimés par Ulrich Han, qui entre 1465 et 1478 gagnait sa vie à Rome, on lit dans un style lapidaire, que la quantité de texte imprimée en une seule journée est supérieure à celle que l'écriture permettait auparavant en un an.

L'impact du nouvel art sacré était double : 1. Il rendait le livre bien meilleur marché, et donc plus abordable pour chaque lecteur. 2. Il élargissait le cercle des lecteurs, jusqu'ici restreint, et rendait la lecture des livres accessibles à de nouveaux lecteurs. Leur cercle restant toutefois limité aux clercs et érudits des universités d'Europe qui maîtrisaient le latin. Les humanistes étaient convaincus que seule l'impression empêcherait les œuvres des auteurs antiques de tomber dans l'oubli.

Jacques Wimpfeling, qui se rangeait parmi les trois groupes mentionnés, avait de bonnes raisons de louer le cadeau divin : « Même l'Antiquité n'est pas parvenue à inventer quelque chose de plus utile ».

L'ami de Wimpfeling, Trithemius, dévoila le revers de la médaille. Dans le chapitre mentionné plus haut, qui compare l'imprimerie et l'écriture, il s'adressait à ses frères : « Nul ne doit croire, nul ne doit dire : « Pourquoi devrais-je encore faire l'effort d'écrire, alors que l'imprimerie donne naissance à tant de livres importants que nous pouvons créer une grande bibliothèque à moindres frais. » Il avait à cœur de perpétuer l'ancienne culture monastique de l'écriture. Trithemius confère au matériau sur lequel on écrit ou imprime un caractère symbolique : ici la solidité du parchemin, l'usure du papier étant rapide, ici la pérennité, là la fragilité, - ici pour les siècles, là pour un jour. L'abbé de Sponheim, qui enrichit la bibliothèque de plus de 2 000 volumes tandis qu'il dirigeait l'abbaye, en tire une conclusion remarquable : « Le copiste n'a pas à subir les conditions qui rendent l'imprimeur dépendant. Il est libre et jouit du commerce de sa liberté. »

L'imprimeur Kilian Fischer pourrait être un témoin de premier plan pour cette phrase songeuse de Trithemius. Nul doute qu'il était plein d'espoirs quand il s'installa à Bâle pour apprendre le nouveau métier d'imprimeur. Cette ville était considérée comme le haut lieu de l'imprimerie. Dès les années 1480 on y dénombre au moins six ateliers concurrents. Berthold Ruppel, qui avait encore travaillé auprès de Gutenberg comme ouvrier, fonda la première imprimerie en 1468 et réalisa de bons bénéfices. Les suivants allaient eux aussi parvenir à une grande prospérité. Mais dès la fin des années 1470 on peut constater que tous les imprimeurs ont quelques problèmes financiers. Ruppel, associé à deux collègues, avait édité en 1474 un commentaire juridique qui ne s'était pas vendu. Il avait alors été contraint de vendre du papier et des livres pour garder la tête hors de l'eau. Ses associés avaient continué à imprimer, avant de déclarer faillite en 1490. Le seul imprimeur de Bâle à être encore en très bonne posture durant les années 1480 était Johannes Amerbach. Il maîtrisait à la perfection le « marketing » requis : ses produits manufacturés étaient de grande qualité et prenaient en compte les besoins du marché.

En fondant une affaire à Bâle, Kilian Fischer n'avait aucune chance. Il partit pour **Fribourg**, en droit depuis 1457 de s'appeler ville universitaire. Probablement s'attendait-il à une forte demande en livres. Entre 1491 et 1495, pas moins de 17 ouvrages allaient sortir de son atelier. Le premier était une simple Bible en latin. D'un point de vue entrepreneurial, ce choix n'était guère compréhensible. Depuis la Bible imprimée par Gutenberg à Mayence en 1454, au moins 65 éditions allaient paraître jusqu'en 1490, dont 14 pour la seule ville de Bâle et 10 à Strasbourg. La demande n'était certainement plus extrême et l'offre beaucoup trop importante. Il concentra donc son travail sur des manuels destinés aux étudiants en théologie. Surestimant de toute évidence leur soif de connaissances. Et sans doute aussi la petite ville universitaire en soi, située à l'écart du grand axe commercial reliant Bâle à Strasbourg sur la rive gauche du Rhin, en direction de la très active Rhénanie. En 1495, il s'installa à **Offenbourg**, à proximité de Strasbourg, une plaque tournante pleine d'attraits disposant de relations commerciales étendues. Bien sûr : dans le livre de la bourgeoisie de Strasbourg figurent entre 1472 et 1530 plus de 40 noms mentionnant comme profession « imprimeur ». Certains d'entre eux appartenant à des corporations qui n'étaient pas spécialement proches de l'imprimerie : maçons, jardiniers, boulangers et cordonniers. Un seul ouvrage imprimé est orné du colophon : « *et impressum in Offenbourg Anno dm. 1496, ipsa vigilia epyphanie.* » Ce fut cette même année qu'il retourna à **Bâle**, où l'évêché de Sion lui passa commande d'un nouveau bréviaire, lui permettant de tabler au moins sur quelques ventes. Mais la qualité de l'impression et du papier laissait fortement à désirer. Ce fut probablement sa dernière production. Son nom ne réapparaîtra plus que deux fois à Bâle, il est alors question de dettes contractées auprès de commerçants bâlois.